

**DES MOTS AUX IMAGES : SENSIBILISER LES ÉLÈVES À
L'INTERCULTUREL, À L'IA ET À LA DIVERSITÉ DANS LA
LITTÉRATURE DE JEUNESSE**

Véronique Lemoine-Bresson

ATILF / Université de Lorraine

Anissa Hamza-Jamann

ATILF / Université de Lorraine

Avec la participation de : **Magali Attiogbé** et **Carys Butcher**

Mots-clés

diversité – IA – illustration – littérature jeunesse – traduction

Keywords

diversity – AI – illustration - children's literature – translation

Résumé

Cette contribution constitue un retour d'expérience d'un atelier consacré à l'enseignement et l'apprentissage des langues mené à la Fabulathèque de l'INSPÉ de Lorraine dans le cadre d'un projet pédagogique porté par deux chercheuses. Dans une visée formative, cette initiative a rassemblé des élèves, des (futurs) enseignantes et une illustratrice autour d'une réflexion sur l'articulation entre texte et image, notamment à travers l'illustration de l'œuvre de Virginia Woolf. L'entretien conduit avec l'illustratrice met en exergue des enjeux fondamentaux liés à la représentation des figures noires et au racisme ordinaire. L'atelier a également interrogé les transformations induites par l'IA dans le domaine de la création artistique et littéraire.

Abstract

This paper presents a feedback note from a workshop on language learning held at the Fabulathèque of the INSPÉ de Lorraine as part of a pedagogical project led by two researchers. Within a formative aim, this initiative brought together students, (future) teachers and an illustrator to reflect on the interplay between text and image, through the illustration of a work by Virginia Woolf. The interview with the illustrator highlights key issues related to the representation of black characters and everyday racism. The workshop also explored the changes brought about by AI in the field of artistic and literary creation.

Introduction : genèse du projet

La collaboration des deux chercheuses dans l'organisation de cet atelier se situe à l'intersection de leurs recherches et de leurs formations respectives à l'INSPÉ de Lorraine. Véronique Lemoine-Bresson explore dans ses travaux les enjeux du plurilinguisme, de l'interculturel et des « éducations à » dans la formation des enseignant-es. Anissa Hamza-Jamann, elle, s'intéresse principalement aux questions linguistiques et traductologiques liées à l'enseignement et à l'apprentissage des langues, en particulier dans le contexte actuel des dynamiques évolutives de l'Intelligence Artificielle. Toutes deux inscrivent leurs travaux dans le champ de la recherche-formation. Elles ont souhaité mettre en lumière les enjeux contemporains relatifs à l'enseignement et l'apprentissage des langues, à la création et à l'utilisation de l'Intelligence Artificielle, tout en tenant compte de la dimension interculturelle qui façonne les relations humaines, notamment à travers la littérature jeunesse. Leurs actions ont pris place dans un tiers-lieu dédié à la littérature jeunesse, la Fabulathèque, un espace propice à la réflexion et aux échanges. Cet atelier, avec ses multiples facettes, a permis de croiser leurs objets de recherche et de les mettre au service de la formation (*cf.* figure 1, ci-après). L'objectif était double : (i) sensibiliser les participant.es à la complexité des enjeux liés à l'Intelligence Artificielle, à la traduction et à la diversité interculturelle, (ii) installer un cadre d'apprentissage à la fois créatif et réflexif. Des questions vives ont ainsi été abordées, dans l'idée de nourrir une réflexion collective et de croiser les perspectives scientifiques et didactiques autour des œuvres de Virginia Woolf et des illustrations de Magali Attiogbé.

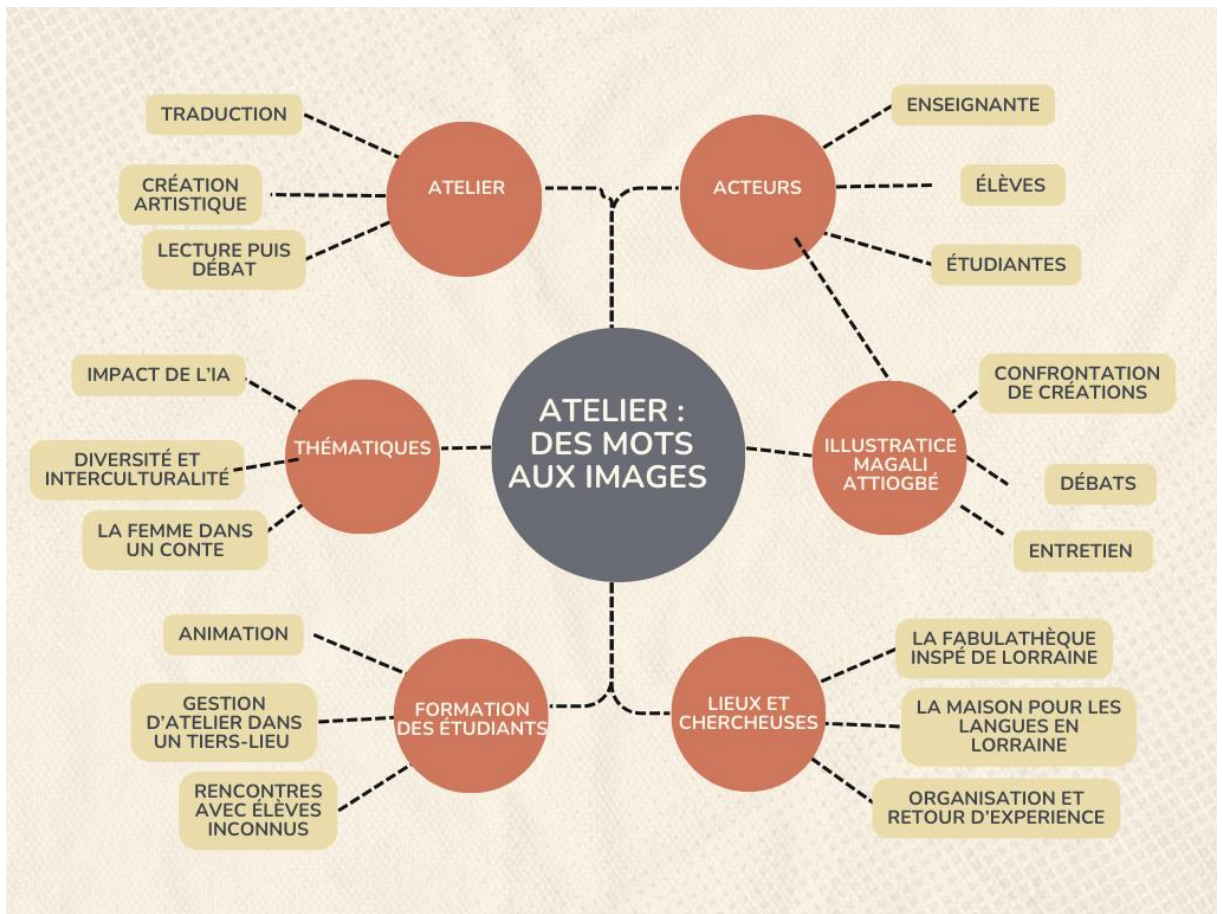


Figure 1 : l'atelier, ses actrices et acteurs et ses objectifs

1. L'Atelier

Dans le cadre de l'atelier « **Des langues aux images : Virginia Woolf illustrée par Magali Attiobé** », (porté par la maison pour les langues en Lorraine¹ et hébergé par la Fabulathèque²) nous avons eu l'opportunité d'explorer la richesse du dialogue entre texte et image, en compagnie d'une classe de CM2 et de l'illustratrice Magali Attiobé. Cette matinée culturelle a permis aux élèves d'expérimenter différentes formes de création, de l'illustration à l'écriture bilingue, tout en interrogeant la place des figures féminines dans un conte britannique. À l'issue de cette rencontre, nous avons mené un entretien avec l'illustratrice

¹ <https://maison-langues.univ-lorraine.fr>

² <https://iINSPÉ.univ-lorraine.fr/culture/la-fabulatheque>

Magali Attiogbé qui nous offre l'occasion de revenir sur cette expérience et d'approfondir le regard qu'elle porte sur son travail, ses expositions en lien avec les figures noires (présentées au Préau), son processus créatif et les échanges nourris avec les élèves.

2. Qui est Magali Attiogbé ?

Originaire d'Atakpamé, au Togo, où elle est née dans les années 1980, Magali Attiogbé rejoint la France à l'âge de trois ans. Elle a hérité dès lors de l'animal sacré de sa famille : le python. Très tôt, Magali a ressenti un tiraillement entre deux cultures. Pour s'évader, elle s'est tournée vers la peinture et la sculpture, qu'elle a pratiquées dans une école d'art de sa région. Puis, après l'obtention d'un bac littéraire, Magali est partie étudier les arts appliqués à Lyon, puis à Paris. En 2002, elle obtient un Diplôme des Métiers d'Art, spécialité illustration à l'école Estienne. Depuis, Magali a eu l'opportunité de travailler sur des supports très variés : affiches, livres, articles de presse, cartes postales, vaisselle, jouets, camions. En parallèle de son métier d'illustratrice, elle se passionne pour la couture et le chant – parfois même les deux à la fois. Spécialisée dans l'illustration jeunesse, Magali Attiogbé a collaboré avec de nombreuses maisons d'édition, notamment pour la conception de livres illustrés et d'albums jeunesse. Son travail, empreint de douceur et de poésie, invite à une lecture sensorielle des histoires qu'elle accompagne, où chaque image dialogue avec le texte pour enrichir l'imaginaire de la lectrice et du lecteur. Elle a notamment illustré *Le Rideau de Mrs Lugton* de Virginia Woolf, une adaptation jeunesse qui met en lumière son talent pour la composition et la mise en couleur.

3. Extrait de l'entretien

3.1. Première partie : La place des figures noires dans la société et les effets du racisme ordinaire

La prise en compte de l'altérité est au cœur de l'exposition de Magali Attiogbé. L'illustratrice nous permet d'interroger la place des « figures noires » dans les sociétés, notamment celle des femmes noires, place qui a été invisibilisée au cours de l'histoire, mais que les sujets concernés tentent de reprendre, dans une revendication de justice sociale (Hooks, 2017 ; Davis, 2024). En complément à la thématique soulevée dans son exposition, les propos de Magali Attiogbé dans l'entretien qu'elle a bien voulu nous accorder, convergent également vers

les mécanismes du racisme ordinaire, dont elle donne des exemples concrets à travers ses propres expériences.

Chercheuses : *Pour la partie 1 de l'entretien, nous avons une première question sur ton travail, lequel contribue, selon nous, à rendre visibles des perspectives variées sur le monde, et notamment dans sa focalisation sur les personnes minorées, minorisées. Nous sommes intéressées de savoir en quoi l'exposition intitulée « Figures noires » encourage une réflexion critique vis-à-vis d'une pensée centrée sur les expériences des groupes dominants. Ceux-ci même qui posent les normes dans la société.*

Magali : Oui, effectivement, c'est une très bonne question, car c'est clairement une exposition qui propose une critique de l'ethnocentrisme. Le problème de l'ethnocentrisme est qu'il nous prive d'une diversité. J'aime dire qu'il nous prive, parce qu'à partir du moment où la société cache des choses, en fait, on nous retire des connaissances. Pour moi, mon exposition propose un accès à la connaissance qui est volée aux personnes, qui précisément manquent d'accès à la connaissance de leur propre continent. Mais il s'agit également d'ouvrir une fenêtre sur la connaissance volée à tout le monde, dans la mesure où les histoires sont interconnectées sur notre planète, et qu'en plus, il y a énormément de richesses dans la diversité des histoires humaines. Et d'autre part dans cette exposition, l'idée est d'amener le visiteur à se questionner sur les histoires qu'il connaît et celles qu'il ne connaît pas, justement.

Chercheuses : *Nous avons une question de précision. Les personnages de l'exposition « Figures noires », les portraits, est-ce que tu les as choisis seule ? As-tu fait attention à certains critères pour les sélectionner, ou tu as laissé parler le hasard, notamment en fonction de rencontres ?*

Magali : Ces personnages, je les ai choisis au feeling et également au hasard de rencontres. Une partie des rencontres sont musicales, d'autres littéraires, au gré de mes recherches en fait. Parfois, quand je m'intéressais à une personne, il y en avait une autre tout aussi intéressante qui n'était pas loin. Mais aussi, il y a une partie des personnes que j'ai choisies, qui ont participé directement à revendiquer une visibilité, que ce soit par exemple les Sœurs Nardal. Celles-ci ont beaucoup contribué à nourrir le mouvement de la négritude, dont elles n'ont pas été forcément le fer de lance, mais finalement, ce sont elles qui ont amené énormément de terreau à ce mouvement-là. Pour les figures politiques, c'est pareil. Kwame

Nkrumah, président du Ghana, était vraiment dans les premiers à faire ouvertement une politique panafricaniste. Enfin, je peux dire que dans les choix opérés, il s'est glissé des affinités littéraires, des sensibilités musicales, mais aussi politiques.

Chercheuses : *On peut dire que les portraits de l'exposition « Figures noires » sont des personnes que tu as rencontrées en vrai ou pas, que tu les as côtoyées à travers leurs œuvres ou leurs actes politiques.*

Magali : Oui, et pour moi tout relève de rencontres. D'ailleurs, toute collection de portraits peut donner lieu à une exposition, et ainsi devenir un projet. Ce projet a été l'occasion pour moi de découvrir ou redécouvrir plus en profondeur des personnalités sur lesquelles je ne m'étais pas beaucoup arrêtée jusqu'alors. Ces personnalités n'étaient pas à portée de main, quand j'ai grandi ou dans le cadre de mes études, car il fallait vraiment chercher pour trouver les biographies de ces personnes, des documents sur elles, ou tomber sur un documentaire les concernant. Oui, il fallait aller vraiment chercher.

Chercheuses : *D'accord, merci. Pour la question 2, citons quelques noms, que tu connais certainement. Tania de Montaigne, Mariam Tigaminime, Aïssa Maïga et tout son collectif réuni dans le livre « Noir, mais pas mon métier » paru en 2018. Ces femmes ont un point commun. Toutes ces femmes font référence à des expériences vécues et elles disent également que c'est à l'école ou dans le milieu professionnel qu'elles ont découvert qu'elles étaient noires, soit avec un petit n ou un grand N. Est-ce que cette affirmation de la part de ces femmes te dit quelque chose par rapport à toi-même, par rapport à ton propre vécu ?*

Magali : Oui, tout à fait. Si on prend Aïssa Maïga, elle est née au Sénégal, alors que Tania de Montaigne est née en France. En ce qui me concerne, le début de l'école correspond à mon arrivée en France, à l'âge de 3 ans, et effectivement, c'est vraiment là qu'il y a eu les premières insultes, les premières mises à l'écart accompagnées du sentiment d'être en marge, de par non-identification aussi, parce qu'autour de moi, il n'y avait pas de diversité, ou vraiment très peu. Je dirai que l'école est certes le lieu de l'inclusion, mais c'est aussi le lieu de l'exclusion, du moins potentiellement.

Chercheuses : *Est-ce que tu te souviens de certains comportements ou de réactions d'enseignantes ou d'enseignants, quand tu subissais ces violences verbales ou autres ?*

Magali : Non, je n'ai pas de souvenirs. C'est vrai que quand on est un peu sous le choc dans ce genre de situations, on a tendance à enfermer les souvenirs dans une boîte et attendre que ces mauvais moments passent. Moi, j'ai retourné le racisme en quelque sorte. Ma mère me l'a confirmé il n'y a pas longtemps. Je m'explique. Ce que j'avais entendu pour moi en termes de propos racistes, je l'ai parfois retourné contre les autres, à l'âge de la toute petite enfance. Dans mon école, je crois qu'il y avait deux personnes dites noires, dont moi, et une personne arabe. Et je crois que j'avais eu des propos racistes envers la personne arabe ou l'autre personne noire. Je ne sais plus très bien. Mais, je ne voulais pas jouer avec elle. J'avais fait un copier-coller de quelque chose qu'on m'avait dit à moi pour l'appliquer à quelqu'un d'autre. Comme si je voulais dire au groupe, « je suis raciste comme vous, ne vous inquiétez pas, on est ensemble ».

Chercheuses : *Aujourd'hui tu habites en région parisienne. Était-ce le cas à cette époque ?*

Magali : Non, je n'étais pas en région parisienne, et ça, c'est un élément important. En discutant avec d'autres personnes qui ont grandi en région parisienne, parfois, elles ont des expériences de ce type, mais beaucoup plus tard que moi. Il y a des personnes pour lesquelles, à l'école, en région parisienne, c'est un peu les bisounours, car la diversité est un fait. Et puis après, dans le milieu professionnel, c'est là que le racisme intervient. Alors il y a progressivement une conscience d'une mise à l'écart, d'un traitement un peu spécifique, et surtout des réflexions au quotidien, selon les parcours professionnels, selon les choix professionnels, les entreprises que l'on intègre. J'ai participé à des ateliers où l'on était un effectif important de personnes biculturelles à témoigner de notre vécu. On travaillait à partir de captations audiovisuelles avec des témoignages de familles, de personnes aux vécus divers. On explorait des thématiques comme l'intégration professionnelle et on réagissait aux différents vécus exprimés. On constate qu'il y avait une diversité de vécus, et notamment dans le moment où arrive ce sentiment de se dire « Tiens, non, en fait, je ne suis pas comme les autres ». On fait le même métier que ces autres, mais on ressent qu'il va falloir se tenir un peu plus à carreau par rapport à d'autres. Déjà petite, j'avais ce sentiment qu'il ne fallait pas trop que je fasse de vagues. Puis ce mot « tolérance », qui est très utilisé, ça veut dire quoi, finalement ? Il faut se faire tolérer. En fait, il faut faire en sorte qu'on nous tolère, qu'on nous tolère bien ou qu'on ne nous tolère pas. Cela rentre un peu dans des mécanismes d'intégration ou d'exclusion, et on essaie d'entrer dans ce moule un peu aussi pour aller dans le sens

imposé par la société et ses normes. Avec le sentiment que cela n'allait pas être très pratique d'avoir cette couleur de peau, et de me dire, « Tiens, toi tu n'es pas comme elle » ... Pour finir, je me disais « Tu n'es pas tombée du bon côté du mur ». Ce sont des choses qui commencent à s'intégrer en toi, et qui peuvent commencer à s'intégrer très tôt.

Chercheuses : *Merci pour ce témoignage intime et touchant. La question suivante porte sur la force ou la non-force des mots. Est-ce qu'on doit continuer à interroger la manière dont les mots font les choses ou ne les font pas, justement ? Quand le cadre institutionnel, l'école, par exemple, procède par injonction à l'inclusion de toutes et tous, et d'ailleurs, tu as utilisé ce mot-là très rapidement dans tes propos, « l'inclusion », quand l'injonction à lutter contre le racisme, le sexisme, etc. est donnée, qu'est-ce que tu penses de ces mots comme celui d'inclusion, qui sont un peu décrétés, qui relèvent d'injonctions qui sont faites aux enseignantes et enseignants ? Est-ce qu'il suffit de dire pour que l'inclusion se fasse ?*

Magali : Non, absolument pas. Je pense qu'il faut questionner le racisme. Il faut vraiment faire un travail de fond, car disons que c'est un travail, en fait de faire de l'antiracisme. C'est un travail collectif qui se fait par questionnement et comme quelque chose de quotidien. J'ai comme le sentiment que parfois, on est un peu centré sur les conséquences et les dégâts causés par le racisme, parce que c'est ce qui est peut-être le plus urgent à gérer parfois. Ce qui se comprend très bien si une personne a été victime de racisme, ou qu'il y a des propos racistes dans une classe, ou qu'il y a des choses qui posent question. Mais je crois qu'il faut intégrer le travail antiraciste comme quelque chose de transversal, comme une hygiène de vie. Oui, c'est vrai que ces mots, en fait, c'est comme tous les mots, il faut savoir ce qu'il y a derrière, et il ne faut pas oublier que les mots, ils ont également servi la propagande à différents moments de l'histoire. Ce n'est pas pour rien qu'on dit qu'il est temps de décoloniser le langage. Même si les mots ne sont pas parfaits, comme le mot « racisé » qui est arrivé il y a quelques années, celui-ci a permis de parler de réalités systémiques, et ainsi d'amener une nouvelle perspective au racisme, de faire intervenir les acteurs du racisme quand on parle racisme, et pas juste quelque chose comme ça qu'on a à côté de nous, qui est montré du doigt, dont on ne sait pas trop quoi faire, ou juste qu'il faut le mettre en dehors de la classe. Enfin, il faut dire que le racisme ce n'est pas quelque chose de passif, c'est quelque chose d'actif qui est au cœur de beaucoup de nos réflexes du quotidien et qui y est totalement intégré. L'idée est de questionner l'utilisation des mots. Je pensais au mot de « métropole » ou « d'hexagone », quand on parle des territoires d'outre-mer, des personnes qui vivent sur

les territoires d'outre-mer ou dans l'hexagone. D'ailleurs, « métropole » est encore largement utilisé et cela pose vraiment question.

Chercheuses : *Ce sont des choses intéressantes à relever, car l'utilisation de ces mots est banalisée dans notre vocabulaire quotidien. Bell Hook, dans l'un de ses derniers ouvrages, non pas écrit récemment mais traduit qui s'appelle « Apprendre ensemble, une pédagogie de l'espoir », indique, dans sa troisième leçon sur le racisme, que pointer les inégalités et envisager un objectif constructif de résolution de celles-ci ne peut pas ou, en tout cas, ne peut plus passer par la lutte contre le racisme, mais qu'il faudrait plutôt de passer par une critique du suprémacisme blanc. Est-ce que tu es d'accord avec cette proposition de Bell Hook ? Est-ce que toi, Magali, tu verrais une différence si on entrait plutôt par cette porte ?*

Magali : Oui, tout à fait, je vais plutôt dans le même sens. Je trouve que c'est un bon axe d'exploration de la question du racisme. Pour moi, c'est prendre le problème à l'endroit, parce que c'est interroger le racisme comme une idéologie se construit et essayer de comprendre ce qu'il y a à la base du racisme. Il y a une idéologie de domination capitaliste, raciste, xénophobe, souvent même suprémaciste, clairement. À la base il y a cet élan de conquête, cet élan d'extermination parfois, et c'est la racine, pour moi, de l'entreprise raciste. C'est un système mondial, mondialisé même, en fait pour moi on ne peut pas se passer d'entrer par le suprémacisme. C'est comme dans le féminisme, on ne peut pas manquer de parler de patriarcat, c'est impossible. S'il fallait étudier soit le racisme, soit le suprémacisme blanc et racisme, moi je choisirais le suprémacisme blanc, car l'un induit/devance l'autre. Et puis en entrant par cette notion, on aborde la question des tabous, c'est-à-dire qu'il n'est plus tabou finalement de s'intéresser aux bourreaux, à la question de ceux qui vont activement permettre l'horreur, permettre des inégalités systémiques et une exploitation systémique, etc. C'est ce qu'on appelle les puissants. Ils sont parfois intouchables, cela fait un peu peur, et ils sont invisibilisés eux aussi, tout comme un tas de leurs pratiques.

Chercheuses : *La dernière question sur cette partie se veut très concrète, mais peut-être aussi indiscreète. Tu y réponds uniquement si cela ne t'incommodé pas. Elle concerne toutes ces petites phrases ou ces petits gestes, dont nous font part parfois certaines étudiantes, notamment dans nos enseignements à l'INSPÉ. Quand tu entends des petites phrases qui peuvent ressembler à des compliments dans l'esprit de certaines personnes, comme « Ah mais tu es belle toi, tu as les traits fins », sous-entendu pour une*

noire, qui n'est pas forcément dit explicitement, mais on l'entend quand même en arrière-fond. Je suppose que cela fait écho à ton vécu. Derrière ces petites phrases relevant du quotidien, y a-t-il vraiment un compliment ? Comment nommerais-tu ce genre de phrase ? Et puis dans l'utilisation de ces petites phrases, c'est une sorte de présomption d'origine qui est concrétisée par ce banal ou parfois banalisé « c'est quoi tes origines ? » sous couvert d'une curiosité, d'une ouverture à l'autre, formulable en « je m'intéresse à l'autre ». Est-ce que pour toi, c'est vraiment porter un intérêt à quelqu'un, ou est-ce que cela relève clairement d'un racisme qui s'ignore ? Comment analyses-tu ce genre de situation assez banale ou banalisée ?

Magali : C'est vrai que je n'ai pas de jugement à porter parce que je ne suis pas à l'intérieur des gens quand ils disent cela pour savoir vraiment quelles sont leurs intentions profondes et dans quelle mesure ils sont gangrénés par un sentiment de supériorité ou des considérations exotiques ou autres. Mais là aussi cela pose question, dans la mesure où c'est un peu systématique. Moi j'ai passé effectivement une bonne partie de ma vie à devoir d'abord dire d'où je venais avant de pouvoir commencer à avoir une conversation un peu normale. Avant de pouvoir parler de la météo ou même de 'Tu fais quoi dans la vie ?', il fallait d'abord que je justifie les choses sur mes origines. En fait, il fallait que je raconte la sexualité de mes parents à des gens que je ne connaissais pas. Finalement, c'est comme s'il y avait d'abord ce truc à savoir, qu'il fallait d'abord savoir cela. Et après, au feeling, il m'est arrivé de vraiment sentir une saine curiosité, mais j'ai envie de dire la saine curiosité n'arrive pas forcément comme cela immédiatement dans la relation. Souvent on sent dans le regard de quelqu'un que tant que tu n'as pas dit tes origines, la personne ne t'écoute même pas. C'est un vrai problème. Après sur la question du physique, de la beauté, de toute façon c'est difficile de considérer cette question. Il y a eu une telle propagande coloniale sur la beauté et notamment visuelle, une telle diffusion d'images de la représentation des femmes, maghrébines, asiatiques, africaines, que c'est difficile d'imaginer que quelqu'un qui a très vite envie de dire que tu es belle n'a pas un peu quelque chose d'obscène en arrière-pensée. Parce que, tout comme pour les canons de beauté, on touche à la question de qu'est-ce que la culture amène à la considération de ce qui est beau, ou de ce qui n'est pas beau, de ce qui vaut le coup d'être remarqué ou non. J'avais une professeure à l'école qui m'appelait la beauté exotique, parfois, quand j'étais un peu bavarde. Pour moi c'était très indélicat devant le reste de la classe, en plus pour elle, une personne qui était toujours habillée en léopard et en panthère, je trouvais que c'était moyen comme façon de m'interpeler (rires). En plus, cela n'avait rien à faire en cours de lettres.

Chercheuses : *Tu as donc vécu de plein fouet ces situations d'un racisme qui s'ignore ?*

Magali : Oui, bien sûr. Oui, tout à fait. C'est très parlant quand on écoute les personnes du collectif « Noir n'est pas mon métier ». J'ai un exemple me concernant. L'année dernière, j'étais à une soirée d'éditeurs. Il y avait donc des auteurs, des illustrateurs qui étaient invités. On m'a présentée à une grande illustratrice qui est assez âgée maintenant, qui a fait un travail assez important et reconnu dans le milieu. C'est une autrice qui m'a présentée à cette personne, parce qu'elle nous connaissait toutes les deux. En fait, la personne à qui on me présentait, n'en avait vraiment rien à faire de ce que je pouvais raconter professionnellement. En fait, elle était obnubilée par le fait de me rappeler que je ressemblais à ses petits enfants ou aux petits cousins de je ne sais plus qui, qui vivent en Martinique et qui sont descendants d'esclaves. Elle n'arrêtait pas de me répéter qu'elle leur avait dit qu'ils étaient descendants d'esclaves... Je me suis enfuie parce qu'en fait, j'ai essayé de revenir sur le sujet professionnel et mon métier de dessinatrice puisque nous étions dans une soirée professionnelle. Ce n'est pas mon métier d'être métisse. En plus, le fait qu'on projette que je vienne des territoires d'outre-mer ou des îles alors même que je ne suis jamais allée, et que j'aimerais beaucoup y aller... (rires). Enfin, si, je suis allée à La Réunion, mais pas du tout côté Caraïbes. Je trouve que c'est un peu un problème. Et moi, de lui dire 'oui, c'est intéressant votre travail, parlez-moi un peu de votre technique' et elle ne me répondait même pas. C'est impressionnant. Je crois que les récits d'expériences des personnes qui subissent cela sont toujours très impressionnants. En plus, ce qui est incroyable, c'est qu'il y a toujours plein de témoins autour. Il y avait la personne qui nous a présentées, qui était sans doute un petit peu mal à l'aise. Ou pas tant que cela finalement, parce que, pour elle, cela ne résonne pas forcément, puis qu'elle s'est peut-être juste dit, 'Elle est un peu à côté de la plaque, l'autre quoi'. Mais souvent, il y a plusieurs personnes autour, et c'est compliqué, parce que dans ces situations, j'ai tendance à fuir. C'est ma liberté qui est en jeu. Tu n'as pas à te laisser emprisonner.

3.2. Deuxième partie : l'illustratrice, l'illustration et l'illustré à l'ère de l'IA

Dans cette seconde partie de l'entretien, nous revenons sur les ressentis de Magali à la suite de l'atelier culturel organisé à la Fabulathèque, en collaboration avec la Maison pour les Langues de l'INSPÉ de Lorraine. Cet atelier a permis d'explorer les liens entre création/créativité (Aden, 2009, p. 176), apprentissage des langues via la traduction – pour saisir la culture de l'autre (Le Hénaff, 2022) –, et l'Intelligence Artificielle (IA), en présence de l'illustratrice. L'IA transforme notre rapport au langage (traduction, reconnaissance vocale, génération de textes), ce qui soulève des interrogations sur les pratiques d'enseignement des langues (Hamza-Jamann et Lemoine-Bresson, 2025). L'atelier a aussi permis de réfléchir à l'impact des outils d'IA sur l'image et la narration, ainsi qu'aux enjeux éthiques qu'ils soulèvent. Il est essentiel de sensibiliser les élèves et futur.es enseignant.es à ces enjeux pour leur offrir un usage éclairé et nourrir une réflexion éthique sur ces nouvelles formes d'expression.

Chercheuses : *La Fabulathèque, lieu ayant accueilli l'atelier, se distingue par sa conception pensée pour susciter chez les enfants l'envie de lire en dehors du cadre scolaire et des espaces traditionnels. Bien qu'intégrée à la bibliothèque, elle est censée posséder une identité propre. Pour commencer de manière générale, comment as-tu vécu ce moment à la Fabulathèque, entourée de divers acteurs : nous, formatrices de l'INSPÉ et chercheuses, l'enseignante de l'école, les élèves, ainsi que les étudiantes en formation pour devenir professeures des écoles ?*

Magali : Oui, moi j'ai vu ce moment comme un temps un peu à part, je ne sais pas si c'est parce que c'est un lieu effectivement qui est particulier. Il y a ces pièces-là qui sont réparties, qui permettent d'être en petits groupes. Avoir conçu plusieurs ateliers en parallèle, j'ai trouvé cela plutôt agréable comme dispositif. Je n'ai pas vu cette modalité tant de fois et c'est quelque chose que j'ai trouvé de remarquable, pour se concentrer, ça faisait des petites bulles de travail.

Chercheuses : *L'objectif initial de l'atelier était d'explorer le passage du texte à l'image, ou inversement, tout en abordant les représentations de la place de la femme dans un conte britannique. Cependant, cet aspect n'a pas vraiment émergé, ou du moins, il n'a pas été perceptible. Les élèves se sont davantage concentrés sur ton illustration : la manière dont tu as représenté certains animaux, tes choix esthétiques et tes techniques d'illustration et de création. Quelle est selon toi la réelle plus-value de ta présence à l'atelier ? Si celui-ci avait eu*

lieu sans toi, en tant qu'illustratrice et élément central de l'ouvrage que tu as présenté, crois-tu que cela aurait changé la dynamique ou le cours des discussions ?

Magali : Non, les ateliers ça aurait été, je pense, la même chose, à moins que ça... mais ça je ne peux pas le savoir. Peut-être que ça a entraîné un peu plus d'élan de la part de certains enfants que je sois présente et que je fasse un petit tour, que j'ai pu jeter un œil. De temps en temps j'ai fait des petites remarques mais ce n'était pas forcément une grande expertise. Et tu aurais pu les faire aussi.

Chercheuses : *Lors d'une réponse à un élève, tu as mentionné que l'on « pouvait aussi lire une illustration », et nous avons été impressionnées par le fait que les enfants aient repris cette phrase. Penses-tu que cela révèle une forme de création issue de ton illustration, une nouvelle interprétation que l'on peut en tirer ? À ton avis, quel type d'apprentissage peut découler d'une illustration, aussi bien pour les élèves, que pour les futures professeures des écoles et pour nous, formatrices à l'INSPÉ ? Enfin, considères-tu le dessin comme un langage à part entière ?*

Magali : Moi je n'ai jamais posé de frontière entre l'écriture et le dessin. En tout cas il n'y a pas la frontière qu'on y met à mon sens. C'est la même origine. C'est aussi manipuler des signes, des symboles, c'est composer des choses, un peu comme on compose une phrase. Pour moi, il y a des choses qui sont extrêmement proches.

Chercheuses : *Selon toi, doit-il toujours y avoir un point de départ précis ? Part-on nécessairement de l'illustration pour aller vers le texte, ou du texte pour aller vers l'illustration ? Ou penses-tu que ce va-et-vient peut être plus libre et intuitif ?*

Magali : Cette mobilité-là, de l'illustration vers le texte ou du texte vers l'illustration, dans les ateliers, c'est ce que j'ai trouvé intéressant parce les deux sont en dialogue, et il était possible de faire cette expérience.

Chercheuses : *Comme tu as pu le voir, nous avons organisé un atelier d'illustration en utilisant ChatGPT. Les élèves avaient déjà une certaine familiarité avec la rédaction de prompts et une réflexion sur l'usage de l'IA, sans forcément le percevoir comme quelque chose de « bon » ou « mauvais », mais avec des avis déjà bien tranchés. Quel est le rôle de l'atelier ici selon toi ? Penses-tu que, dans l'avenir, les métiers de l'illustration et de l'écriture seront*

impactés par l'IA ? Vois-tu une transformation dans les pratiques des illustrateurs et illustratrices ? Quel type de changement pressens-tu dans ton domaine face à ces évolutions technologiques ?

Magali : Non pas trop. Je n'arrive pas trop à pressentir quelque chose. J'ai plutôt des peurs. J'ai un peu peur qu'il y ait une précarisation de nos métiers. Le changement du statut d'auteur aussi. Qu'est-ce que c'est qu'être auteur ? Tout cela, c'est une question qui va être à revoir peut-être à partir du moment où quelqu'un va faire travailler l'IA pour faire un projet. Et puis s'il y a un film d'animation, un livre ou je ne sais pas. Et après il va signer, je ne sais pas. Qu'est-ce que ça veut dire ? Jusqu'ici on était plutôt protégés par la propriété intellectuelle en France. J'ai envie de dire qu'on avait au moins ça pour pouvoir signer des contrats un petit peu carrés là-dessus. Être un peu protégés pour le fait qu'on ne réutilise pas nos images à tout va. Mais là, c'est un peu vertigineux quand même. En fait, c'est un peu le sentiment de vertige que j'ai. Il y a déjà des retours sur des milieux où ils sont impactés depuis un an, un peu plus avant nous, qui sont quand même un peu compliqués. Des gens qui travaillent pour des boîtes depuis des années, qui ont produit beaucoup d'images pour des projets audiovisuels par exemple. Et à partir de maintenant, toutes les images qu'ils ont produites vont être exploitées pour les projets suivants, en fait. Sans rétribution, elles sont digérées, elles sont intégrées. Il y avait des personnes qui avaient leur statut d'intermittent comme ça. C'est carrément tout leur statut professionnel qui est revu. Là, ils ont des préavis des gens qui bossent depuis très longtemps, qui leur disent « dans un an, je n'aurais plus du tout besoin de vous ».

Chercheuses : *Si l'usage de l'IA par certaines entreprises ou maisons d'édition, notamment dans le domaine de l'illustration, était mieux encadré, penses-tu que cela modifierait ta posture face à cette technologie ? Est-ce que cela atténuerait tes craintes ?*

Magali : Probablement. C'est sûr que tôt ou tard, il faudra que ce soit encadré par des théoriciens, par des sociologues, par des personnes qui travaillent comme vos contacts, des apprenants. En fait, il faudra que tout ça soit quand même à un moment donné mis sur la table et qu'il y ait des mesures de prise. Oui, ça enlèverait peut-être le sentiment du vertige, du côté « open bar ». Alors, ça y est, c'est parti, on se sert de tout ce qu'il y a.

Chercheuses : *Lors de l'atelier, certains élèves ont exprimé l'idée que « l'Intelligence Artificielle ne permet pas de créativité ». Après avoir vécu cette expérience avec ChatGPT,*

partages-tu leur point de vue ? Penses-tu réellement que la créativité était absente, ou bien as-tu perçu une autre forme de créativité, peut-être différente de celle que l'on attribue traditionnellement à l'humain ?

Magali : Ça dépend de ce qu'on entend par créativité. C'est vrai que je vois quand même plutôt la créativité comme émanant d'une personne sensible qui n'est pas constante, qui n'est pas... comme un robot qui ne sait pas trop où elle va d'avance. J'ai quand même un attachement pour l'idée qu'il y a un processus, qu'il y a un moment où on est un peu sur un fil et puis il se passe un truc, ce qui n'est pas magique, mais qui quand même se produit. Mais l'IA répond à une partie de ça en fait, par le côté un petit peu, on met plein d'ingrédients, on secoue comme ça et après on regarde ce que ça donne. Mais comme je disais pendant l'atelier, c'est comme si on externalisait un plaisir aussi. Le plaisir d'exprimer, de créer des images, de se laisser un peu aussi surprendre par ce qu'on est capable de faire, tout ça.

Chercheuses : *C'est quoi pour toi être illustratrice à l'ère de l'IA ?*

Magali : Ben c'est une révolution franchement. Ça me semble être une révolution sur la façon dont on se, comment dire, dont on se vend dans ses compétences, pardon, ses capacités, son expérience, tout ça. Je veux dire, pour moi c'est l'arrivée d'une concurrence déloyale au possible. Surtout que c'est très rapide, ça arrive à un moment où on est tous, enfin toutes un peu préoccupés par les questions de rythme, de vie, un peu de burn-out, liés d'ailleurs aux IA de nos ordinateurs aussi, toutes ces organisations, les multi-emails, les multi-conversations, les multi-tout. Et là on nous dit « et bien, ça tombe bien puisque vous avez une réponse, vous n'aurez peut-être plus de métier puisqu'on va le faire à votre place, vous allez pouvoir vous reposer ». Non mais bon, je veux dire en rigolant, mais franchement c'est quand même, ce n'est pas tout à fait la réponse qu'on aurait voulu quand même à cette espèce de surmenage, à l'accélération des délais aussi. Enfin voilà, c'est quand même, pour ça je dis que ça fait une concurrence déloyale parce que là déjà ça tire, clairement les éditeurs ils tirent sur les budgets, sur les plannings qui sont très courts et tout. Et donc là maintenant dès qu'ils ont un plan B, à moindre frais, je n'en sais rien.

Chercheuses : *Ce n'est pas encore très au point comme on a vu avec cette demi-journée, mais ce n'est peut-être qu'une question de mois ou d'années. Et est-ce que cette*

concurrence déloyale, terme que tu viens d'utiliser, t'incite à utiliser l'IA comme assistant plus tard dans tes créations ou tu préfères garder ta plume sans recourir à l'IA ?

Magali : J'y viendrais sans doute. Moi je suis assez lente pour intégrer ces choses-là, c'est plutôt par question de mon métamorphisme, ce n'est pas forcément que je suis anti-IA profondément, mais donc j'y viendrais. Il y a plein de choses qu'on a déjà intégrées depuis des années. Justement notre génération, ceux qui ont 40 ans et plus aujourd'hui, ils ont connu la vie sans ordinateur, sans toutes ces possibilités. Et puis on a vu comment ça s'intègre petit à petit dans nos vies. Voilà, on compose. Donc je pense que oui, ce sera un outil. Mais c'est vrai que ça correspond en même temps pour moi quand même à une transition professionnelle où j'écris maintenant. Mais dans l'écriture aussi, de toute façon c'est présent, c'est très très présent. Il y a des écrivains qui assument totalement le fait d'utiliser l'IA. Je ne pensais pas que ça serait aussi rapide, vraiment. Donc voilà, ça reste un grand point d'interrogation. Oui, je pense que j'irais. Mais c'est vrai qu'actuellement, je n'ai jamais rien fait avec l'IA. Ça mettra du temps à mon avis pour que je sache quoi faire avec l'IA.

Chercheuses : *Le fait que les enseignantes et les enseignants, grâce à ta présence ou à celle d'autres artistes, organisent des ateliers hors de la classe représente-t-il une véritable plus-value ? Penses-tu que cette synergie entre différents métiers stimule la créativité des élèves ? En quoi le fait de les confronter à des professionnels de l'art, de la musique ou d'autres domaines enrichit-il leur apprentissage ?*

Magali : Depuis le temps que je me déplace dans les classes, j'ai vraiment beaucoup de bons retours par rapport à justement cette expérience vécue qui, des fois, crispe un petit peu les enseignants, les enseignantes. On sort quand même du cadre habituel et surtout l'expérience d'aborder les choses. Moi, je le vois comme ça de toute façon quand j'interviens, mais avec presque une absence de résultat, je veux dire d'exigence de résultat comme on pourrait l'entendre quand on rend une copie ou qu'on a un exercice avec des consignes très strictes, avec quelque chose qu'on attend quand même qui serait vrai ou bon, ou vrai ou faux, qui permet de construire ses connaissances, etc. Ce n'est pas forcément un outil à jeter, mais en tout cas, c'est l'occasion d'explorer le processus créatif dans ce qu'il a. Le fait d'aimer les questions, le fait d'aimer la route qui mène à des choses, et puis que tiens, pour une fois, on ne va pas te dire c'est bien, tu as fait un beau dessin, mais je veux dire, ça ne va pas être noté, ce n'est pas ça qui compte, c'est finalement ce qu'on aura partagé. Je trouve que ça, c'est

quand même super. Moi, j'imagine que j'ai ça à apporter, parce que le reste, je pense qu'ils ont aussi plein de choses déjà à l'école. Ça répond à la question à peu près ? Je trouve que plus on fait de liens comme ça, plus ça travaille la mobilité de l'esprit, et puis on se rend compte justement que ce sont les mêmes interrogations. On en arrive vite à la question que tu m'as posée tout à l'heure, c'est quoi créer quelque chose ? Et en l'abordant avec tous les moyens qui sont à disposition. Et en plus, dans un lieu comme ça, où le point de départ, c'est le livre, mais en fait, autour de ça, c'est riche de la conception, les coulisses, le métier, par extension les métiers artistiques, la construction d'un personnage, la narration, les univers. C'est un très bon point de départ. Je trouve qu'à partir d'un livre, on peut raconter énormément de choses. Et après, il y a l'histoire aussi qui n'a pas été forcément, effectivement, comme tu dis, abordée là, mais il y a ça en plus.

4. Conclusion : bilan

Le choix de l'album « Le Rideau de Mrs Lugton » s'est appuyé sur plusieurs critères, notamment son caractère bilingue (anglais-français), sa mise en lumière des figures invisibilisées et sa réflexion sur la condition féminine face aux structures patriarcales. Si cette dernière dimension n'a pas été pleinement approfondie lors de l'atelier, les élèves ont néanmoins été sensibilisés au fait qu'il s'agissait d'une fable de Virginia Woolf. L'exploration du texte dans son intégralité en fin d'atelier a offert une approche globale de l'œuvre, bien que l'analyse de certains aspects ait pu être plus succincte. Une étude plus prolongée à long terme aurait permis d'approfondir des notions telles que la métaphore, en particulier avec des élèves d'un niveau plus avancé, comme en CM2, afin de favoriser une réflexion plus nuancée sur les thématiques culturelles abordées. Le dossier, présenté en annexe 1, revient brièvement sur l'apport de l'atelier auprès des différents participants.

Remerciements

Nous remercions chaleureusement la Maison pour les Langues en Lorraine pour son soutien financier, qui a permis l'organisation de l'atelier avec Magali Attiogbé.

Ce soutien a été déterminant pour la mise en place de cet événement et a grandement contribué à sa réussite.

BIBLIOGRAPHIE

- Aden, J. (2009). La créativité artistique à l'école : refonder l'acte d'apprendre. *Synergies Europe*, 4, 173-180. <http://gerflint.fr/Base/Europe4/aden.pdf>.
- Davis, A. (2024). *L'espoir est une discipline*. Éditions Aden.
- Hamza-Jamann, A. et Lemoine-Bresson, V. (2025). Regards croisés sur l'IA générative dans une approche didactique : aller au-delà de l'opportunisme, dépasser l'alarmisme. *ReD* [Appel à articles]. N°38. <https://red-revue.univ-lille.fr>.
- Hooks, B. (2017). *De la marge au centre. Théories féministes*. Éditions Cambourakis.
- Le Hénaff, C. (2022). Traduire à l'école primaire pour apprendre à représenter sa compréhension des langues et des cultures. *Revue française de pédagogie*, 216. <https://doi.org/10.4000/rfp.12086>

Illustrations de Magali Attiobé

- Briqué, F. et Attiobé, M. (2023). *L'afro carnaval des animaux*. Le label dans la forêt.
- Liévin-Bazin, A., Duranton, C. et Attiobé, M. (2022). *Que d'émotions !* Éditions Milan.
- Magana, J. et Attiobé, M. (2018). *Rue des quatre vents. Au fil des migrations*. Les éditions des éléphants.
- Tamsin, J. et Attiobé, M. (2018). *Le grand voyage de Figgy*. Bayard Jeunesse.

ANNEXES

Annexe 1. Synthèse d'évaluation par Carys Butcher, *Chargée de projet Maison pour les langues en Lorraine, INSPÉ de Lorraine*





TABLE DES MATIÈRES

01 Introduction

Le contexte de la formation, ses objectifs, les publics concernés ainsi que la méthodologie d'évaluation mise en place.

03 Retour des étudiantes

L'évaluation de la formation par les étudiantes futures enseignantes

05 Conclusion

Bilan général de la formation

02 Retour de l'EMF

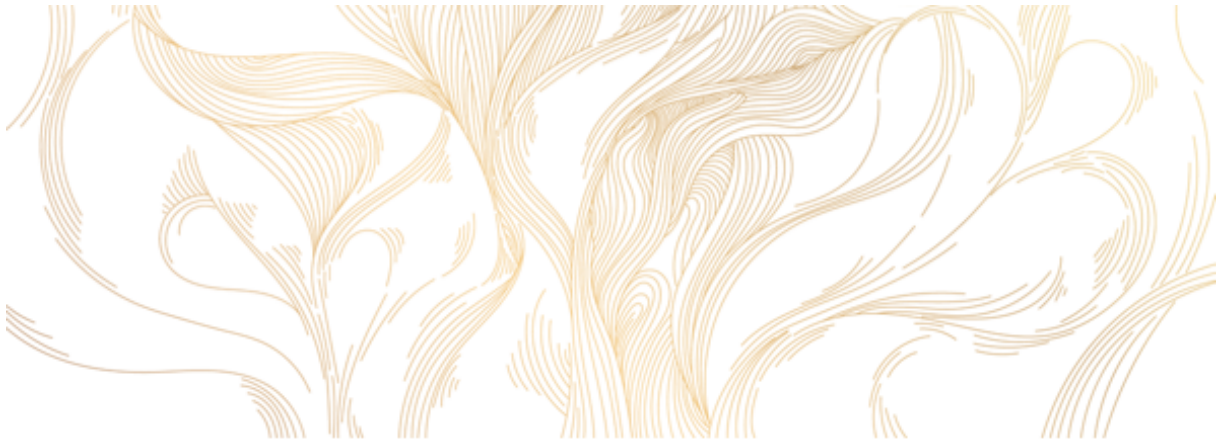
L'évaluation de la formation par l'enseignante-formatrice (EMF).

04 Retour des élèves

L'évaluation de la formation par 26 élèves d'une classe de CM2.

06 Annexe

Questionnaire EMF
Questionnaire étudiantes futures enseignantes
Questionnaire élèves



CHIFFRES CLÉS DE LA FORMATION

Durée :

2h30

Thématique :

didactique des langues, littérature jeunesse, illustration

Participants :

Élèves de CM2 : 23

- Filles : 12
- Garçons : 11

Étudiantes futures enseignantes : 5

Enseignante-Formatrice (EMF) : 1

Taux de satisfaction :

Élèves :

- 91 % ont apprécié l'atelier
- 83 % ont acquis de nouvelles connaissances

Étudiantes futures enseignantes :

- Les 2 répondantes comprennent mieux les dynamiques entre les acteurs clés de la formation
- Elles estiment que les activités proposées étaient pertinentes pour développer des compétences pédagogiques et créatives
- Elles pensent que l'accompagnement était suffisant pour guider leurs observations et leur rôle d'enseignante active

EMF :

- Objectifs pédagogiques atteints
- Collaboration avec les intervenants extérieurs bénéfique

INTRODUCTION

La première action de formation de la Maison pour les Langues en Lorraine organisée par les enseignantes-chercheuses et formatrices Anissa Hamza-Jamann et Véronique Lemoine-Bresson, « Des langues aux images : Virginia Woolf illustrée par Magali Attiogbé », s'est déroulée le 28 janvier 2025 à la Fabulathèque du Campus de Montigny-lès-Metz de l'INSPÉ. Une classe de CM2 de l'école Créssot (Metz) y a participé pour une matinée bilingue immersive alliant illustration artistique et création linguistique bilingue.

Animés par l'illustratrice Magali Attiogbé et cinq étudiantes futures enseignantes de l'INSPÉ, les élèves ont pris part à trois ateliers :

- **Atelier illustration** : réaliser un dessin à partir d'un extrait du conte.
- **Atelier écriture bilingue** : rédiger un texte inspiré du conte en français et compléter un passage en anglais.
- **Atelier exploration IA** : utiliser des outils d'intelligence artificielle pour enrichir leurs créations.

Les objectifs de cette formation étaient de sensibiliser les élèves à la création d'illustrations et à l'analyse des représentations culturelles, de développer leurs compétences en langues, et de favoriser la réflexion sur le rôle des femmes dans un conte britannique.



Compétences visées :

- **C1** : Identifier la trame narrative d'un récit
- **C2** : Illustrer un texte et analyser les représentations culturelles
- **C3** : Créer du sens à partir d'une illustration, individuellement et collectivement
- **C4** : Comprendre et traduire une histoire vers sa langue première
- **C5** : Travailler en équipe et présenter à l'oral un travail collectif

Les publics ciblés était constitués de 23 élèves de CM2, 5 étudiantes futures enseignantes, 1 EMF (Enseignante-Formatrice) ainsi que l'illustratrice. Les retours de cette formation ont été collectés à travers un questionnaire d'évaluation (voir Annexe) adressé aux 4 différents publics. Cette synthèse présente une analyse des résultats de cette enquête et les impacts observés sur les participants et participantes.



1. RETOUR DE L'ENSEIGNANTE-FORMATRICE (EMF)

L'enseignante-formatrice ayant participé à la formation a évalué très positivement l'atteinte des objectifs pédagogiques et la collaboration avec les intervenants et intervenantes extérieurs, notamment l'illustratrice Magali Attiogbé.

L'EMF a relevé plusieurs compétences et apprentissages concrets développés par les élèves lors des ateliers :

- **Compréhension du processus d'illustration** : La rencontre avec l'illustratrice a permis aux élèves de saisir les différentes étapes de création d'un album illustré (croquis, esquisses, planches de dessins). Ils ont compris que l'illustration est une interprétation personnelle du texte, influencée par des choix esthétiques et narratifs.
- **Appropriation du récit** : En illustrant un extrait du conte, les élèves ont dû s'imprégner de l'histoire et représenter les personnages et leurs mouvements.
- **Création et cohérence narrative** : L'atelier d'écriture bilingue a permis aux élèves de produire un texte en s'appuyant sur une illustration, tout en veillant à maintenir une cohérence avec les éléments visuels.
- **Développement des compétences linguistiques** : Les jeux de vocabulaire autour des animaux en anglais ont facilité la traduction du texte français et renforcé leur aisance dans cette langue.

- **Enrichissement culturel** : La découverte d'un album bilingue a introduit les élèves à une œuvre de Virginia Woolf et leur a permis d'élargir leur culture littéraire.
- **Réflexion critique sur l'illustration** : La comparaison entre les illustrations de Magali Attiogbé et celles générées par l'IA a suscité un débat, les élèves exprimant une fascination plus marquée pour le travail manuel et artistique réalisé par l'illustratrice.

L'EMF a suggéré qu'un exercice supplémentaire, consistant à imaginer une suite au récit, aurait pu être pertinent pour développer davantage leur compréhension et leur créativité.

Rôle de facilitation dans l'atelier

L'EMF a joué un rôle d'accompagnement des élèves, facilitant leur immersion dans les activités grâce à une lecture préalable de l'album en classe, en français et en anglais. Selon elle, cette préparation a permis aux élèves de mieux appréhender les ateliers, même lorsqu'ils étaient confrontés à des mots anglais inconnus, en mobilisant des stratégies de déduction.

Développement des compétences professionnelles

Cette formation a également eu un impact sur sa pratique professionnelle. Elle souhaite désormais explorer d'autres albums bilingues plus complexes en classe, au-delà des ouvrages déjà utilisés.



2. RETOUR DES ÉTUDIANTES FUTURES ENSEIGNANTES

Parmi les cinq étudiantes ayant participé à l'atelier, deux ont répondu au questionnaire.

Les retours sont globalement positifs. Les deux répondantes estiment que l'atelier leur a permis de mieux comprendre les interactions entre élèves, enseignants et enseignantes, et intervenants et intervenantes extérieurs. Elles considèrent également que les activités proposées étaient adaptées au développement de compétences pédagogiques et créatives et que l'accompagnement fourni était suffisant pour guider leurs observations et leur rôle d'enseignantes en formation.

Sur la gestion d'un groupe d'élèves dans un contexte créatif, elles soulignent que l'utilisation d'un tiers-lieu favorise l'enthousiasme et l'engagement des élèves. Toutefois, cette dynamique nécessite un cadre structurant pour maintenir un équilibre entre liberté et discipline.

Concernant la mise en œuvre d'activités autour de l'illustration et des langues, elles insistent sur l'importance d'une préparation en amont afin d'adapter les activités aux niveaux et sensibilités des élèves. L'album jeunesse est identifié comme un support efficace pour enseigner les langues, à condition de bien anticiper les disparités linguistiques et de prévoir un matériel pédagogique adapté.

Sur l'utilisation des outils numériques et de l'intelligence artificielle, les avis divergent. Une des étudiantes exprime des réserves, évoquant les enjeux écologiques et éthiques de l'IA en éducation. L'autre souligne au contraire son potentiel pour enrichir les activités pédagogiques et simplifier certaines tâches répétitives.

Enfin, les étudiantes estiment que l'atelier a **renforcé l'importance de la créativité et de l'interdisciplinarité dans leur future pratique enseignante**. Une prévoit d'intégrer davantage la littérature jeunesse en classe, tandis que l'autre souhaite explorer les albums illustrés comme outil d'enseignement des langues étrangères.



3. RETOUR DES ÉLÈVES

L'atelier a globalement été bien accueilli par les élèves :

- **21 élèves sur 23 (91%)** ont indiqué avoir **aimé ou beaucoup aimé** l'atelier.
- **19 élèves sur 23 (83%)** estiment avoir **appris quelque chose de nouveau** sur les langues, la traduction ou l'illustration.

Moments préférés et apprentissages

Les élèves ont particulièrement apprécié :

- **Le dessin et l'illustration** : Plusieurs élèves ont mentionné le plaisir de dessiner et de découvrir le travail de l'illustratrice Magali Attiobé. Certain-es ont souligné l'inspiration tirée de ses œuvres et l'intérêt de donner une forme visuelle à un texte.
- **L'intelligence artificielle** : Plusieurs élèves ont été intrigué-es par son utilisation pour générer des images à partir de textes. Ils ont relevé que les résultats ne correspondaient pas toujours aux attentes, ce qui a nourri des discussions sur les limites de cette technologie.
- **Les échanges avec l'illustratrice** : Certain-es élèves ont trouvé intéressant de poser des questions à Magali Attiobé sur son métier et ses techniques. Certain-es auraient aimé que ce moment dure plus longtemps.
- **Le jeu de mémoire (memory)** : Ce jeu a été apprécié pour son côté ludique et pédagogique, permettant aux élèves d'apprendre de nouveaux mots en anglais et en français tout en s'amusant.
- **L'écriture de textes bilingues** : Plusieurs élèves ont aimé rédiger des histoires en français et en anglais, découvrant ainsi de nouveaux mots et expressions.

CONCLUSION

L'évaluation de la formation « Des langues aux images : Virginia Woolf illustrée par Magali Attiogbé » met en lumière un impact globalement positif sur l'ensemble des publics impliqués.

- **Les élèves** ont particulièrement apprécié l'aspect créatif des ateliers et les échanges avec l'illustratrice, tout en développant des compétences en langues et en narration visuelle.
- **Les futures enseignantes** ont quant à elles bénéficié d'une expérience de terrain enrichissante, leur permettant d'affiner leur approche pédagogique et d'expérimenter des outils interdisciplinaires.
- **Enfin, l'enseignante-formatrice** souligne l'intérêt de cette approche immersive et envisage d'intégrer plus largement la littérature jeunesse bilingue à ses pratiques.

Quelques pistes d'amélioration ressortent, notamment le souhait d'un temps d'échange prolongé avec l'illustratrice et une structuration plus poussée des activités pour mieux encadrer la créativité des élèves. Ces éléments pourront être pris en compte afin d'améliorer les prochaines éditions de ce type d'atelier.





ANNEXE : QUESTIONNAIRES

QUESTIONNAIRE EMF

- 1. Les objectifs pédagogiques annoncés ont-ils été atteints ?**
a. Pas du tout Peu Moyennement Bien Très bien
- 2. La collaboration avec les intervenants extérieurs (illustratrice, partenaires) a-t-elle été bénéfique ?**
a. Pas du tout Peu Moyennement Bien Très bien
- 3. Quels apprentissages ou compétences concrets avez-vous observés chez les élèves ?**
- 4. Quel rôle avez-vous joué dans la facilitation de l'atelier ? Avez-vous l'impression d'avoir développé de nouvelles compétences professionnelles ?**

QUESTIONNAIRE ÉTUDIANT.E.S FUTUR.E.S ENSEIGNANT.E.S

- 1. L'atelier vous a-t-il permis de mieux comprendre les dynamiques entre élèves, enseignants, et intervenants extérieurs ?**
a. Pas du tout Peu Moyennement Bien Très bien
- 2. Pensez-vous que les activités proposées étaient pertinentes pour développer des compétences pédagogiques et créatives ?**
a. Pas du tout Peu Moyennement Bien Très bien
- 3. L'accompagnement proposé pendant l'atelier était-il suffisant pour vous guider dans vos observations ou votre rôle d'enseignant actif ?**
a. Pas du tout Peu Moyennement Bien Très bien
- 4. Qu'avez-vous appris sur :**
a. La gestion d'un groupe d'élèves dans un contexte créatif indépendant de la classe ordinaire ?



- b. La mise en œuvre d'une activité autour de l'illustration ou des langues ?
- c. L'utilisation d'outils numériques ou de l'intelligence artificielle dans un contexte éducatif ?
- 5. **En quoi cet atelier a-t-il influencé votre vision du métier d'enseignant et des compétences professionnelles, notamment sur l'intégration de la créativité et de l'interdisciplinarité dans l'enseignement ?**
- 6. **Quels outils ou approches aimeriez-vous approfondir après cette expérience pour les intégrer dans vos futures pratiques pédagogiques ?**

QUESTIONNAIRE ÉLÈVES

Pour les élèves : à la suite de la visite de Magali Attioghé

- Avez-vous aimé l'atelier ?



- Avez-vous appris quelque chose de nouveau sur les langues, la traduction ou l'illustration ?



- Quel moment de l'atelier avez-vous préféré ? Pourquoi ?



Maison pour
Les Langues
en Lorraine



UNIVERSITÉ
DE LORRAINE

INSPE Institut national
supérieur du professorat
et de l'éducation
Académie de Nancy-Metz

CONTACT

www.maison-langues.univ-lorraine.fr

inspe-maisonlangues-contact@univ-lorraine.fr

S'inscrire à la newsletter de la Maison pour les
langues : <https://u2l.fr/info-maison-langues>